
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 19/2 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.2.57245

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

presque toujours considérée comme un acte d'insubordination sociale: lire isole. En se mettant en marge, le lecteur passe naturellement pour un parasite – il *lit*, les autres *produisent* –, pour un snob méprisant – il *sait*, les autres *font*. Dans *La Nef des Fous* de Sébastien Brant apparaît au tournant du Moyen Age et de la Renaissance le premier bois satirique qui engendrera directement ou autrement toute une part de l'iconographie du lecteur. Puisque frivolité il y a, le sexe faible n'est pas loin dans l'imaginaire social. L'auteur montre que la »lectrice« est un sujet qui n'est pas neutre: à l'homme d'action, s'oppose la femme passive, attentive, bonne élève à l'écoute de la rhétorique masculine. Elle lit des romans, le journal ou la lettre de l'aimé, toujours soumise, jamais lasse.

Mais le livre, denrée rare et précieuse jusqu'au XIX^e siècle, valorise aussi ceux qui le laissent paraître sur leurs portraits: hommes de guerre ou d'Eglise, favorites et actrices en mal de reconnaissance mondaine, tous s'entourent de lourdes reliures aux armes ou de petits ouvrages de boudoir. Ouvert ou fermé, tendant son dos vers le spectateur pour qu'il en lise le titre sur la pièce de maroquin, cet ornement de papier et de cuir parle de celui qui l'offre à la délectation et à l'admiration du spectateur. Irait-on jusqu'à dire que la dévote Madeleine dans sa retraite de la Sainte-Baume, succès iconologique sans second dans les pays catholiques, ne se plonge dans la Bible que pour faire admirer son profil sinueux de charmante pêcheuse? Certains artistes s'y sont laissé prendre et les amateurs avec eux. Et saint Jérôme et tous les hommes du Livre, dirait-on? Dans leurs yeux de lecteurs de l'Ecriture apparaît la fruition de l'au-delà. La lecture est encore un plaisir relativement solitaire.

Au XIX^e siècle, âge assez vulgaire, la lecture se démocratise. Le lecteur devient consommateur de l'écrit; si l'on en croit les caricaturistes, les concierges lisent le journal; les bourgeois font la sieste en s'abritant derrière *Le Constitutionnel*: rude époque! Le livre se pratiquait auparavant dans l'intimité du cabinet du savant, dans le silence des bibliothèques où l'élite des clercs et des laïcs se réfugiait, dans les »tanneries« des financiers et des amateurs de reliures, à la rigueur dans les cabinets de lecture publique; maintenant, le livre voyage: broché, objet de simple consommation, périssable, il est l'emblème des trajets en chemin de fer et des stations du bord de mer. Dans l'arsenal du bourgeois en transhumance, il voisine avec le parapluie, le plaid et la bouteille thermos.

Notre civilisation étant celle de l'accumulation inutile, l'auteur étudie dans le détail le décor de la lecture: les vêtements et les meubles. On peut trouver du plaisir à lire dans sa baignoire, sur un canapé, ou nue sur une peau de bête comme telle Rosine d'une carte postale de la Belle Epoque. On peut s'envelopper de fourrure pour s'appuyer au lutrin dans la représentation classique du savant à l'âge d'Erasmus. L'essentiel est d'être à son aise afin de se séparer du monde. L'auteur ne donne pas de conseil particulier pour lire son livre.

Cinquante illustrations d'origine variée: peintures, dessins, gravures, cartes-postales, affiches venus des quatre coins du monde précèdent un catalogue fort précieux et savant répertoriant l'iconographie du lecteur dans la presse internationale et la classant par ordre alphabétique des périodiques.

François MOUREAU, Paris

Wilfried REININGHAUS, *Gewerbe in der frühen Neuzeit*, München (Oldenbourg Verlag) 1990, VI-141 p. (Enzyklopädie Deutscher Geschichte, Bd. 3).

Prenant la suite, dans la même collection, des ouvrages de Franz Mathis (*Frühkapitalismus und wirtschaftliche Entwicklung. 1470–1620*) et de Rainer Gommel (*Entwicklung der Wirtschaft im Zeitalter des Merkantilismus. 1620–1800*), celui de Wilfried Reininghaus couvre l'ensemble des deux périodes précédemment étudiées. Cela ne va pas sans quelque inconvénient: les informations sur le XV^e siècle voisinent avec celles sur le XVIII^e; l'évolution chronologique est seulement esquissée à grandes lignes – la guerre de Trente Ans jouant un

rôle notable. Sur le plan géographique, l'on décèle aussi plusieurs fois du flou: les limites de l'Empire Germanique en 1871 sont, peut-être, commodes sur le plan statistique mais ne correspondent pas à celles des débuts (qui incluaient la Lorraine); d'autre part, le livre englobe les centres industriels de la Suisse alémanique: Saint-Gall, Zürich et Bâle, par ordre d'apparition, sans grandes raisons, sauf pour le premier (influence sur l'Allgäu) depuis longtemps émancipés.

Mais il faut prendre cette livraison d'une Encyclopédie comme elle vient, avec les contraintes qu'impose le genre. On peut se réjouir que l'auteur ait trouvé moyen de rédiger pour elle une discussion introductive sur les acceptations diverses du mot *Gewerbe*; d'avoir constitué un répertoire classé à peu près exhaustif des activités relevant du sujet; d'avoir retracé la genèse des discussions – parfois bien théoriques, sinon surannées – nées autour du concept et des réalités. A cet égard, les quinze pages consacrées à la proto-industrialisation sont particulièrement dignes d'être soulignées. La liste des sources et volumes à consulter – une sélection, il est vrai – semble montrer que, depuis l'œuvre pionnière de P. Kriedte, H. Medick et J. Schlumbohm en 1974, l'intérêt pour le thème a décliné ou est devenu bien intermittent.

C'est donc un ouvrage d'orientation. Les sigles et abréviations ont sans doute été récolés dans un autre volume de cette Encyclopédie. Ils ne sont pas tous aussi facilement déchiffrables que le célèbre VSWG.

Michel MORINEAU, Paris

Joachim ALLMANN, *Der Wald in der frühen Neuzeit. Eine mentalitäts- und sozialgeschichtliche Untersuchung am Beispiel des Pfälzer Raumes 1500–1800*, Berlin (Duncker-Humblot) 1989, 416 p. (Schriften zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte, Bd. 36).

Cet ouvrage est le fruit d'une recherche doctorale; la «Dissertation» a été présentée devant la Freie Universität de Berlin en 1988. L'auteur a entrepris la description de la forêt palatine dans une triple perspective, historique, sociale et mentale. Il nous rappelle la valeur économique du bois jusqu'à l'apparition de cette autre source d'énergie, le charbon. La forêt est évidemment productrice d'un matériau de premier ordre (manches à outils, échelas pour vignes...) et de denrées alimentaires. De nombreuses ordonnances, en particulier celle de 1572, révèlent le besoin de protection et donc d'une meilleure exploitation de la forêt. Le XVI^e siècle a enregistré une hausse du prix du bois. Les dévastations du XVII^e siècle – guerre de Trente ans et invasions des armées de Louis XIV – ont marqué le paysage pour plus d'un siècle. Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle que les efforts de l'administration parviennent à nouveau à un meilleur équilibre de l'éco-système. Le rattachement de la rive gauche du Rhin à la République en 1798 aboutit à un autre changement: l'abolition des privilèges seigneuriaux et l'introduction d'une réglementation française bouleversent le système social. Cette mutation est évidemment source de nombreux conflits entre l'administration et la population.

L'auteur s'efforce de montrer par l'écrit, par l'image et par les statistiques ce qu'était jadis une forêt. Il souligne que l'exploitation de la forêt était fort diverse. A côté du seigneur et du paysan, le braconnier savait, à sa manière, tirer profit de la forêt. D'autres usages forgent des traits de mentalité: la forêt devient tantôt le «refuge» des mauvais esprits, des sorcières et le lieu de jaillissements de maladies, tantôt l'origine de nouvelles espérances (mannequins dressés à l'aide de nouvelles branches au printemps, feux de la Saint-Jean, etc.). Certains lecteurs regretteront la modestie de la description de ces coutumes rurales. Cet ouvrage est fort suggestif. L'abondante bibliographie et la riche documentation soulignent la nouveauté et la richesse de ce travail de recherche.

Jean-Pierre KINTZ, Strasbourg